

**UN LOPIN DE TERRE  
DANS L'UNIVERS YOURCENARIEN  
La Flandre française dans *Archives du Nord***

par Camille van Woerkum,  
(Strabrecht College, Geldrop, (Pays-Bas) )

**Objectivité historique et subjectivité romanesque**

*Archives du Nord* se présente comme l'histoire d'une famille, les Cleenewerck de Crayencour, habitant une région : la Flandre française, histoire qui enjambe, pour la généalogie proprement dite, une période allant du XVIe au XXe siècle, mais que l'auteur fait commencer aux temps préhistoriques.

Dans ce récit objectivité historique et fiction romanesque sont intimement liées. A tel point qu'il est difficile de détecter une éventuelle attitude subjective envers la Flandre française et le groupe social flamand y habitant, travail d'autant plus important que des liens familiaux relient Marguerite Yourcenar à cette région.

Si attitude subjective, personnelle il y a, comment se manifeste-t-elle et à quels indices est-elle reconnaissable ? Et quel est éventuellement le visage que prennent cette région ainsi que ses habitants dans *Archives du Nord* ?

Lecture faite, on est, pour ce qui est de la présentation de la Flandre française, berceau de la famille paternelle, plutôt déçu. Le lecteur est frappé par une impression de distance, d'objectivité. Il constate que l'auteur prend du recul vis-à-vis de ses personnages, dont plusieurs membres de sa famille, qu'elle se comporte comme un narrateur froid, réservé, objectif.

Le titre, *Archives du Nord* confirme le lecteur dans cette impression. Il suggère que l'auteur prend comme point de départ des documents objectifs, du moins vérifiables, ne laissant plus subsister aucun doute par rapport à une éventuelle inclination personnelle.

Plusieurs critiques ont sous-tendu cette première impression. Pour Yves Baudelle<sup>1</sup> la Flandre française, le Nord, est aux yeux du narrateur<sup>2</sup> "une lointaine province d'Europe". Vic Nachtergaele<sup>3</sup>, quant à lui, ne voit pas, à part certaines expériences au Mont Noir, de penchant particulier envers ce lopin de terre que Marguerite Yourcenar a vite quitté pour mener une existence errante à travers le monde entier. "Flamande et citoyenne du Monde" est le titre de son article. Flamande, elle l'est peut-être un tout petit peu, citoyenne du monde, elle l'est pleinement restée jusqu'à la fin de sa vie. Finalement, elle consacre, à l'intérieur de ses romans, très peu de place à la description de la région, et encore cette description est-elle fragmentaire<sup>4</sup> et stéréotypée.

Force est de constater qu'il est plutôt problématique de parler de subjectivité quant à la Flandre française.

Néanmoins, c'est une région aux très forts souvenirs pour Marguerite Yourcenar. C'est là qu'elle a "grandi dans un milieu naturel". Elle y a "vécu avec des animaux... parmi les gens du peuple" (*Les yeux ouverts*, p. 19)<sup>5</sup>. C'est également la région de son père, qui a eu une

---

<sup>1</sup> Baudelle, Y., "Une lointaine province d'Europe", dans *Nord, revue de critique et de création littéraires du Nord / Pas-de Calais*, Lille, S.L.N., 1985 n°. 5.

<sup>2</sup> Pour Marguerite Yourcenar, il est hors de doute que l'auteur et le narrateur sont les mêmes. C'est une des conditions du récit autobiographique. Voir : Lejeune, Ph., *Le Pacte autobiographique*, Paris, 1975.

<sup>3</sup> Nachtergaele, V., "Marguerite Yourcenar : Flamande et citoyenne du monde", dans : *Septentrion, revue de culture néerlandaise*, Rekkem (B), Stichting/Fondation Ons Erfdeel, mai 1985, n°. 1.

<sup>4</sup> Cf. Baudelle, *op. cit.*, p. 53.

<sup>5</sup> Yourcenar, M., *Les yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, Collection Les Interviews, 1980.

si grande influence sur elle. Bref, c'est la région des racines de Marguerite Yourcenar, un pays, par conséquent, devant lequel il paraît difficile de rester neutre.

Néanmoins, la part des réminiscences personnelles à l'intérieur du texte est plutôt réduite. L'auteur ne parle guère d'elle-même, et encore est-ce à la troisième personne : "une petite fille apprenant à vivre, entre 1903 et 1912 sur une colline de la Flandre française". Dans un autre passage l'auteur se campe "au haut d'une dune" (*Archives du Nord*, p. 15)<sup>6</sup>, absorbée dans la contemplation des vagues de la mer, mais c'est à peu près tout.

Si on veut parler de subjectivité vis-à-vis de la Flandre française et de ses habitants, on aura, à mon avis, davantage de résultats en la considérant sous un angle des plus yourcenariens : son idéologie. Par cette notion j'entends sa vision du monde, son système de pensée cohérent, pouvant servir comme point de repère à chaque personne humaine. Cette approche me paraît d'autant plus plausible que la vie de Marguerite Yourcenar, telle qu'elle la vivait et défendait, en fut profondément imprégnée.

Les questions que je voudrais poser dans cet article se résument donc ainsi : quelle place occupe le territoire et le groupe social flamands à l'intérieur de l'idéologie de Marguerite Yourcenar ? Le message idéologique est-il explicite ou implicite ? Pourrait-on dire que le contenu idéologique est plus important dans la mesure où le message est plus présent dans le texte ?

Pour repérer l'idéologie dans son oeuvre l'auteur nous facilite la tâche en énonçant un discours explicite et redondant. Il en résulte un code, ayant comme base une taxonomie qui devient à son tour un modèle de la réalité<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> Yourcenar, M., *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1977.

<sup>7</sup> Zima, P., *Literatuur en Maatschappij, inleiding in de literatuur- en tehstsociologie* ; Assen, Van Gorcum, 1981.

A l'intérieur de cette taxonomie idéologique nous intéressent plus particulièrement les notions du passé, de la matière et de la sagesse<sup>8</sup>.

1. *Le passé*.<sup>9</sup> Pour Yourcenar il y a deux conceptions du temps:

- le temps objectif, vécu, historique. Le temps extérieur. C'est le temps qui se manifeste dans la fuite des saisons, les "déconfitures familiales", "les chutes des régimes". C'est "la couche la plus superficielle des choses"<sup>10</sup>.

- le temps intérieur, mythique. C'est la série de présents successifs, moments qui relient à l'éternité, aux grandes valeurs de la vie. le romancier remonte dans le temps, grâce à son imagination et son érudition, il devient "un archéologue littéraire"<sup>11</sup> qui essaie de découvrir la "Mémoire-image, la mémoire-idée"<sup>12</sup>, cette vérité a-temporelle qui est dans chaque homme.

2. *La matière*. Le corps humain est pour Marguerite Yourcenar l'animal ou la matière par excellence, l'origine de toute valeur<sup>13</sup>. C'est par sa matérialité que l'homme fait partie intégrante du cosmos. Par son amour de la nature, l'écrivain participe "à l'univers, à tous les êtres, au sort de l'humanité"<sup>14</sup>.

3. *La sagesse*. Par sa faculté de penser, l'homme peut essayer de mettre "un peu d'ordre dans le chaos où il vit, de découvrir des liens cachés qui existaient déjà et d'en créer d'autres qui n'existaient pas encore"<sup>15</sup>. C'est ainsi que l'homme, dont l'écrivain, sculpte sa

---

<sup>8</sup> Pour l'idéologie yourcenarienne voir :

- Yourcenar, M., *Les yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980.

- Hillenaar, H., "L'oeuvre d'une femme forte", dans : *Recherches sur l'oeuvre de Marguerite Yourcenar*, Groningen, CRIN 8, 1983.

- Boussuges, M., *Marguerite Yourcenar, Sagesse et Mystique*; Grenoble, Editions des Cahiers de l'Alpe, Société des Ecrivains Dauphinois, 1987.

- Houppermans, S., "Suave sauvagerie sylvestre", dans : *Recherches sur l'oeuvre de Marguerite Yourcenar*, Groningen, CRIN 8, 1983.

<sup>9</sup> Foucart, C., "Recréer l'être : le temps vu par Marguerite Yourcenar", dans : *Nord', revue de critique et de création littéraires du Nord/Pas-de-Calais*, Lille, S.L.N., 1985, n°. 5.

<sup>10</sup> Foucart, *op. cit.*, p. 77.

<sup>11</sup> Hillenaar, *op. cit.*, p. 11.

<sup>12</sup> Yourcenar, M., *Sous bénéfice d'inventaire*, Paris, Gallimard, 1979, p. 244.

<sup>13</sup> Hillenaar, *op. cit.*, p. 13.

<sup>14</sup> Boussuges, *op. cit.*, p. 243.

<sup>15</sup> Hillenaar, *op. cit.*, p. 10.

propre personnalité. Il est significatif de constater que les personnages de Marguerite Yourcenar représentent moins un individu qu'un type humain, un groupe ou une idéologie<sup>16</sup>. Ils reflètent une certaine attitude envers la vie et surtout envers la mort.

### **La présentation du territoire et du groupe social flamands.**

Si, au niveau de l'idéologie, on peut faire une distinction entre deux types de temps, un temps historique et un temps mythique, on pourrait en faire autant sur le plan textuel. Ainsi, au niveau du discours, le récit objectif, historiquement vérifiable, est enrichi d'éléments d'idéologie, que j'aimerais nommer par là suite idéologèmes, où la pensée de l'auteur se fait plus ou moins expressément sentir. Cette intrusion idéologique s'opère de trois manières *différentes* :

- l'information objective sur la région est complétée explicitement par des commentaires qui peuvent même tourner aux invectives.

- des événements historiques peuvent inciter le narrateur à une réflexion de nature plus générale et toujours à portée universelle.

- certains faits historiques sont amplifiés par l'imagination de l'auteur. La fiction s'insère dans la dénotation historique et paraît donner ainsi libre cours à l'imagination

Le rôle de cette imagination est pour Marguerite Yourcenar d'autant plus important qu'elle y accorde une fonction primordiale. Pour elle l'imagination est un paramètre de sympathie (*Les yeux ouverts*, p. 215). Dans *Archives du Nord*, Marguerite Yourcenar parle de "sympathie imaginative" (p. 168). Par conséquent, dans les passages où se développe l'imagination, donc la fiction, son attitude personnelle, en l'occurrence son idéologie, se fera le plus sentir<sup>17</sup>.

---

<sup>16</sup> Hillenaar, *op. cit.*, p. 10.

<sup>17</sup> Van Zoest, A., *Waar gebeurd en loch gelogen*, Assen, Van Gorkum, 1980.

## **La genèse du territoire et du groupe social flamands**

Comment la naissance du territoire flamand est-elle présentée dans *Archives du Nord* ?

Dès le début, la description objective de la Flandre française est enrichie d'idéologèmes, tant explicitement qu'implicitement. La mer, qui joue un rôle si important dans la pensée yourcenarienne parce qu'elle est la procréatrice de la vie, cette mer constitue le berceau de la Flandre française. La plaine c'est "un fond dont la mer s'est retirée la veille". Les monts de Flandre sont composés de "sédiments devenus peu à peu terre ferme". Ses dunes sont "bâties par la mer et le vent" (*Archives du Nord*, p. 17).

Le lecteur est confronté avec la nuit des temps, ce passé infiniment lointain et oublié, mais qui, grâce au pouvoir évocateur de l'écrivain, ressuscitera dans toute son allégresse.

La mer remplit une fonction également essentielle lorsque l'homme entre en scène. Les différentes races qui peuplent la région sont réunies par la mer comme "la frange d'algues de coquillages et de bouts de bois rejetés par la mer" (*Ibid.*, p. 24) . Ces races reçoivent des noms ainsi que des caractéristiques. Les habitants celtes sont décrits comme une "race à la fois avisée et intraitable" (*Ibid.*, p. 29), individualiste et indépendante, "ce qui explique en partie toute l'histoire des Flandres", sensuelle, ayant "un solide goût de la vie" et "un attachement épais à l'argent et aux aises" (*Ibid.*, p. 29). Bien que l'auteur se base sans doute sur une documentation abondante, (où le cliché ne fait pas défaut d'ailleurs), elle cherche en tout premier lieu une origine mythique, voulant distiller, à partir d'un ensemble de traits caractéristiques, comme un archétype flamand, valable dans toute l'histoire régionale.

Le groupe qui se constitue ainsi restera quasi sédentaire. Il se composera d'un réseau de familles portant des noms connus dans l'histoire de la Flandre française : van de Walle, Bieswal, Looten, De Coussemaker, Cleenewerck.

L'auteur s'intéressera davantage au groupe qu'à l'individu, et une fois qu'elle fait entrer sur scène des habitants individuels, ceux-ci porteront souvent des caractéristiques extérieures du groupe social et en posséderont certains traits de caractère.

Ainsi, tant la nature que la population recevront un éclairage particulier, idéologique, bien que ce processus se fasse avec un certain vague, un enchevêtrement voulu de données historiques vérifiables d'une part, et des conceptions personnelles d'autre part. Il en résulte pour certains critiques une facticité voire une affectation due à une trop grande part de l'imagination dans un tel contexte<sup>18</sup>.

### **L'attitude subjective envers le territoire flamand**

L'idéologie de Marguerite Yourcenar se fait plus ouvertement sentir là où elle fait ressortir un vif contraste entre la nature vierge et l'influence néfaste de ce "prédateur-roi" qu'est l'homme. Cette opposition de base est explicitée par trois antithèses complémentaires:

1. Premièrement, la genèse de la Flandre française, s'effectuant sur plusieurs milliers d'années, est opposée à l'avitement des plages par les constructions balnéaires et les aménagements militaires (*Archives du Nord*, p. 17). En évoquant le paysage préhistorique bouillonnant de vie, elle prend clairement parti pour la nature.

2. Marguerite Yourcenar déploie le même engagement là où elle décrit les houblonnières flamandes et la nature du Mont Noir, qui seront dévastées par les obus de la première guerre mondiale (*Ibid.*, p. 364). Les animaux et les plantes, partie intégrante de la nature irrationnelle, font les frais des fautes de l'homme rationnel.

On pourrait se poser une question quant à l'allusion au peintre Van Der Meulen. Ce paysagiste, n'était-il pas le peintre de cour de Louis XIV, exécutant ses tableaux pendant les campagnes militaires de celui-ci ? Dans ce contexte, Marguerite Yourcenar aurait pu choisir mieux. Ou préférerait-elle ce peintre d'origine flamande pour la précision méticuleuse avec laquelle il peignait de différents points de vue ses paysages?<sup>19</sup>

---

<sup>18</sup> Fens, K., "Meesterwerk van Gemeenschap", in *De Volkskrant*, 8-6-1985.

<sup>19</sup> Van Der Meulen, *peintre de Louis XIV*, Catalogue de l'exposition au Musée de la Chartreuse de Douai, 18 juin-15 octobre 1967.

Ce même homme est également responsable du capitalisme ayant entraîné la révolution industrielle. Pour Marguerite Yourcenar, Lille, avec sa crasse, "sale sous-produit des usines et des charbonnages tout proches" (*Ibid.*, p. 307), avec ses caves dans lesquelles des hommes essaient de survivre, est une horreur. (Marguerite Yourcenar a-t-elle pensé au poème célèbre de Victor Hugo, "Joyeuse Vie" <sup>20?</sup>) Tout comme pour Michel, son père, "la rue Marais est une prison" (*Ibid.*, p. 243).

Et ce sera précisément le grand-père de Marguerite Yourcenar, Michel-Charles, ce grand ami de la nature, qui devra mourir dans cette maison rue Marais, au milieu de la suie lilloise. Marguerite Yourcenar prête à son grand-père des pensées qui auraient pu être les siennes. En quittant le Mont Noir pour Lille, "Michel-Charles a jeté sur les arbres le regard d'un homme qui a mis dans ces grandes créatures vertes une part de son immortalité". Et le narrateur d'ajouter que même si cette pensée ne s'est pas présentée consciemment à son grand-père, "elle flotte pourtant, informulée, de siècle en siècle, de milliers d'années en milliers d'années, dans l'esprit de tous ceux qui aiment leurs terres et leurs arbres" (*Ibid.*, p. 306).

Jusqu'ici l'idéologie de Marguerite Yourcenar s'est fait remarquer de façon explicite. On rejoint les idéologèmes du temps mythique, de l'appartenance à la nature, et de la force de la pensée.

3. Cette même idéologie revient moins ouvertement à la surface dans un passage aux débuts idylliques où Marguerite Yourcenar campe un tableau digne des peintres hollandais.

Michel-Charles promène ses enfants dans une charrette du Mont Noir à Bailleul. Le repos paisible d'un dimanche est cruellement troublé par la charrette qui s'accélère, le cheval ayant pris le mors aux dents. Sa fille Gabrielle tombe sous les roues et meurt quelques heures après. Ici, la nature idyllique est opposée à la nature cosmique qui se montre sous son jour véritable et qui revendique sa place.

Le contraste est dénoté, au niveau du texte, par un ralentissement du temps narré et par une abondance de termes descriptifs. Le lecteur, tout comme les personnages, jouit pleinement de cette

---

<sup>20</sup> *Je parle d'un pays de vent*, le Nord/ Pu-de-Calais et ses poètes, Paris, Imprimerie Nationale, 1983.

torpeur bienveillante. Tout à coup, le rythme s'accélère, les événements se précipitent, et personnages et lecteur seront vite sous le coup de l'émotion.

Ces passages prouvent qu'on ne saurait prétendre, comme certains l'ont fait, que, dans *Archives du Nord*, après l'évocation de la nature préhistorique au début, il n'y ait plus de passages descriptifs. Ceux-ci sont bel et bien présents. Chez Yourcenar, les descriptions du paysage flamand n'ont pas une fonction décoratrice, mais idéologique. Elles ne servent qu'à mieux faire ressortir sa vision du monde.

### **L'attitude subjective envers le groupe social flamand**

Les prises de position de Marguerite Yourcenar deviendront encore plus distinctes quand elle évoquera le groupe social flamand. Comment ce groupe est-il articulé par la suite ?

Après en avoir évoqué la naissance et les caractéristiques, Marguerite Yourcenar en vient à parler de ses ancêtres. Ceux-ci s'insèrent dans "le réseau", c'est-à-dire "le groupe de familles apparentées ou alliées l'une à l'autre qui finit par couvrir comme un filet tout un territoire" (*Les yeux ouverts*, p. 219), le réseau s'insère à son tour dans le groupe social. Par groupe social (Marguerite Yourcenar utilisera souvent le terme de race) l'auteur comprend "l'ensemble des êtres ayant vécu dans les mêmes lieux au cours des mêmes temps" (*Archives du Nord*, p. 47).

Ainsi l'homme est relié, par sa matérialité, à la nature, à l'univers, par deux axes :

- un axe horizontal qui l'unit à ses semblables, en l'occurrence aux gens qui vivent avec lui au même endroit. Cette appartenance va susciter deux réactions contraires : la solidarité et la révolte (ne pensons qu'au père de Marguerite Yourcenar)

- un axe vertical qui relie l'homme aux générations avant lui, à ces milliers d'hommes et de femmes dont il est issu. Pour Marguerite Yourcenar cette prise de conscience mène à l'humilité et la solidarité.

Comme c'était le cas lors de la présentation de la nature, l'évocation du groupe s'opère par le jeu des oppositions, oppositions qui feront ressortir, implicitement ou explicitement, la vision du monde de Marguerite Yourcenar.

Parlant du groupe social flamand trois oppositions se manifestent :

- le contraste entre les conformistes, les sédentaires, les "bien-pensants" d'une part et les révoltés, les nomades<sup>21</sup> d'autre part
- le contraste entre la Flandre gallicane et la Flandre flamande
- le contraste entre le groupe social flamand dans son ensemble d'une part, et l'attitude dominante du pouvoir central d'autre part.

L'opposition entre les conformistes et les révoltés est abordée dès le début du récit où Marguerite Yourcenar parle de la naissance du groupe. Le narrateur *y* parle de "ceux qui ont dit oui (*Ibid.* p. 27), les "malins", les "esprits éclairés", les "grands propriétaires", les "profonds politiques", ceux qui ont accueilli de plein gré la supériorité de la culture romaine ainsi que le développement du commerce et l'influence politique. Bien que le contexte historique soit celui des Celtes, on sent la portée universelle de cette typologie.

Le deuxième groupe, dont les exemples sont plus nombreux et plus saillants, est illustré, non seulement par Komm, le chef atrébate, mais également par "les communiens massacrés au Moyen Age par les gens d'armes français", par "les bannis et les suppliciés de la Réforme", par les "timides bourgeois libéraux du XIXe siècle" (*Ibid.*, p. 27) pour aboutir à ce révolté par excellence qu'est le père de Marguerite Yourcenar. Tous ces gens ont le mérite de ne pas penser comme ceux qui ne pensent pas (*Ibid.*, p. 73). L'idéologème de la révolte rejoint celui de la sagesse où l'homme sculpte sa propre image. Comme le Zénon de *L'Oeuvre au Noir* les Flamands évoqués par le narrateur vivent hors des sentiers battus.

---

<sup>21</sup> Cf. Bottenberg, F. , *De ideologische visie in Souvenirs Pieux en Archies du Nord*, thèse inédite, Université d'Utrecht, 1984. Très bonne étude sur la bourgeoisie (sic!) dans ces deux livres.

Cette opposition se fait plus particulièrement sentir dans trois passages où la vue panoramique du narrateur omniscient est abandonnée pour focaliser de plus près Martin Cleenewerck, Thomas Looten, Hyacinthe de Gheus et Caroline d'Ailly.

Martin Cleenewerck, roturier et échevin de Merris est, comme bien d'autres dans la région, gagné aux idées de la Réforme<sup>22</sup>. Le narrateur focalise le condamné au moment où, par un chaud jour de juin, celui-ci est mené de sa prison de Bailleul au Mont des Corbeaux (*Archives du Nord*, p. 54-56). La route est poussiéreuse, mais parfois les pampres des verts houblons lui font l'aumône d'un peu d'ombre. Il s'opère un ralentissement du temps narré. Le temps historique cède la place au temps mythique, et à l'intérieur du texte objectif s'insère la fiction. Par son imagination, l'auteur entre en symbiose avec son personnage. Et à son tour elle fait entrer le lecteur dans ses angoisses, ses doutes. "Martin, lui, mourra proprement, et, il l'espère, d'un seul coup" (*Ibid.*, p. 54). Pourtant, l'imagination a ses limites, ce qui est traduit par des indices comme "sans doute", "peut-être" ou l'emploi de questions. Ces indices traduisent l'incapacité du narrateur d'aller au-delà. "Nous n'en saurons jamais rien". Le lecteur quitte Martin Cleenewerck non sans regret. La distance, un instant anéantie, est rétablie par la suite.

Ici, l'attitude subjective de Marguerite Yourcenar se révèle surtout par des éléments fictionnels : ralentissement du temps, vocabulaire descriptif, focalisation interne, éléments qui font entrer le lecteur en symbiose avec le protagoniste, qui établissent une connivence entre eux.

Dans le passage concernant Thomas Looten, la fiction est complétée par des réflexions ayant une portée universelle. Nous sommes un siècle plus tard. Une fois de plus, le lecteur est confronté à une

---

<sup>22</sup> Pour le fragment concernant Martin Cleenewerck, Marguerite Yourcenar s'est probablement basée sur un ouvrage qu'elle cite dans *Archives du Nord*, (p. 53) sans en donner le titre. Il s'agit de *Troubles religieux du XVI<sup>e</sup> siècle dans la Flandre Maritime, 1560-1570, documents originaux*, de la main d'Edmond de Coussemaker, I, p. 40, 304, 317, 325, 355.

exécution. Cette fois-ci, il s'agit "d'un certain Thomas Looten, natif du bourg de Meteren, non loin du Mont Noir" (*Ibid.*, p. 69-74). Thomas est accusé de sorcellerie. Tant implicitement qu'explicitement, Yourcenar prend parti pour ce paysan flamand. L'ironie, avec laquelle elle peint le simulacre de procès en dit long.

Lorsque Thomas résiste aux méthodes de torture habituelles, le procès risque de s'enliser. Mais, grâce à "un hasard heureux", voilà le bourreau de Dunkerque qui passe. Ce "praticien" qui a déjà exécuté six cents sorciers et sorcières, fait bien son travail. "Après quelques os et quelques veines rompues, Thomas avoua tout ce qu'on attendait de lui". Le diable a même un nom : "c'était Harlequin".

Explicitement, l'idéologie de l'auteur se manifeste là où elle essaie de donner une explication et une certaine justification du phénomène de la sorcellerie, si répandu dans les Pays-Bas du Sud à l'époque<sup>23</sup>. Mais, aux yeux de l'auteur, les actes de ces pauvres hères sont loin de pouvoir être comparés aux méfaits des puissants: "les régiments du Grand Condé ont dévasté les fermes flamandes, tué le bétail, et livré les gens à la peste et à la famine plus efficacement que tous les diables de la Mesnie Harlequin l'eussent jamais pu faire".

Pour Marguerite Yourcenar, tous les hommes appartiennent à la même "pâte humaine" (*Les yeux ouverts*, p. 217), tous les hommes sont égaux, tant pour ce qui est de leur insignifiance dans la grandeur du cosmos que pour leur dignité qui réside dans la faculté de donner une forme à leur existence. Lorsque cet idéologème de l'égalité est mis en cause, Marguerite Yourcenar le défendra de toutes ses forces, en l'occurrence en se servant, outre des commentaires explicites, du procédé stylistique de l'ironie à l'intérieur de la fiction.

Cette fiction est plutôt absente dans le passage où le narrateur s'attarde devant deux aïeux, Hyacinte de Gheus et Caroline  
d'Ailly,

---

<sup>23</sup> Cf. Dupont-Bouchat, M. -S., Frijhoff, W. et Muchembled, R., *Prophètes et sorciers dans les Pays-Bas, XVIe XVIIe siècle*, Paris, Hachette, Coll. Le Temps et les Hommes, 1978.

qui voulaient être enterrés le plus près possible du tombeau de l'évêque Jansénius, dans la cathédrale d'Ypres (*Archives du Nord*, p. 65). L'absence de fiction est particulièrement significative. Elle traduit le manque de sympathie de l'auteur envers le Jansénisme, courant religieux que le narrateur respecte, mais qui, en fin de compte, ne réussit pas à le séduire.

La deuxième opposition est celle entre la Flandre flamande et la Flandre gallicane. Pour Marguerite Yourcenar, la Flandre gallicane se confond avec la famille Dufresne, tandis que le Westhoek flamand s'identifie avec les Cleenewerck de Crayencour.

Les critères dont se sert le narrateur sont d'ordre linguistique et sociologique.

Ainsi, la langue de la Flandre gallicane est "de temps immémorial" (*Archives du Nord*, p. 168) le français, "même si ce français se réduit à un patois". En revanche, dans le Westhoek de langue flamande, le français est "pour les Cleenewerck, les Coussemaker ou les Bieswal une langue de culture, et le flamand la langue de l'enfance" (*Ibid.*, p. 168), de la première communion. Ici, le flamand est associé à l'enfance, période qui constitue, avec la vieillesse, les deux périodes privilégiées dans la pensée yourcenarienne. Plus loin dans le récit, la langue flamande aura une fonction idéologique encore plus nette.

Une deuxième différence se base sur des traits de caractère. Marguerite Yourcenar se hasarde à établir une caractérisation des deux groupes sociaux, bien qu'avec une certaine prudence. Ainsi, les habitants de la Flandre gallicane se définissent par une froideur, un zèle et une âpreté à la peine et au gain. Ils sont vifs mais en même temps étriqués. Ils n'ont rien "de l'ampleur et de la lente fougue flamande" (*Ibid.*, p. 168).

Pour Marguerite Yourcenar, la différence de langue va nettement de pair avec une différence de mentalités. Ce qui saute aux yeux, c'est que les Flamands d'expression flamande sont présentés sous un jour plus favorable que ceux d'expression française. Tandis que les traits de caractère des premiers sont présentés sans aucune ambiguïté, ceux de l'autre groupe sont avancés avec réserve.

Marguerite Yourcenar donne elle-même la clé de cette différence d'approche. Le groupe francophone, elle le connaît principalement (sic!) par le biais de la famille Dufresne, et notamment à travers Noémi, la femme de Michel-Charles. C'est surtout à cause de leur attitude hautaine et petite-bourgeoise, qui est tellement aux antipodes des idéologèmes de l'égalité et de l'autodétermination humaines, que l'auteur a tellement de mal à ébranler son imagination. Finalement, de tous les ancêtres de ce groupe, elle ne retiendra que deux femmes paysannes, dont Françoise Leroux, avec qui le narrateur s'identifiera le plus. Pour lui, cette femme proche de la terre, aux gestes simples, est l'anti-Noémi par excellence.

Si, dans ce fragment, Marguerite Yourcenar semble déjà prendre implicitement parti pour la population flamandophone du Westhoek, dont les Crayencour, dans les chapitres suivants, elle donne plus nettement relief à cette préférence.

C'est le cas notamment dans le passage, où Michel-Charles est jugé par un rapporteur parisien en vue d'une fonction à la préfecture de Lille.

A Paris déjà, Michel-Charles étudiant s'est aperçu qu'il n'a pas "une physionomie parisienne, ni même peut-être tout à fait française" (*Ibid.*, p. 103). Pour la première fois peut-être, il se rend compte qu'il a la physionomie du groupe social flamand, auquel il appartient. "Ce jeune homme a un de ces visages qui semblent appartenir, moins à l'individu, qui n'a pas encore fait ses preuves, qu'à la race, comme si, sous le sien, d'autres figures distraitement aperçues sur les murs de la maison familiale affleuraient à la surface, puis s'effaçaient" (*Ibid.*, p. 102). Ici l'axe vertical transparait clairement dans le texte. L'homme est issu des générations qui ont vécu avant lui. Il héritera d'eux certains traits extérieurs et peut-être une certaine mentalité. En revanche, les influences qu'il subira des différentes cultures dans le monde relèvent d'un choix personnel et ne sont nullement déterminées.

Dans le fragment qui nous concerne (*Ibid.*, p. 191-196), la physionomie flamande de Michel-Charles est plutôt mal accueillie par le rapporteur parisien. Pire, c'est un facteur négatif dans son jugement.

Explicitement, le narrateur remarque que le rapporteur "semble s'être formé une idée défavorable des gens et des choses du Nord". Et cela est vite confirmé : "il (Michel-Charles) se ressent de son origine flamande". Il "fait montre d'une 'tenue parfaite' ", a du savoir-vivre et est instruit. "Mais hélas", ajoute le narrateur, "et le plumitif y revient avec une insistance qui justifierait tous les séparatismes : c'est un Flamand". "Sa physionomie est expansive et ouverte malgré le type très flamand du visage".

Rarement, la réaction explicite du narrateur est aussi véhémement. Le rapporteur est qualifié de "plumitif", d'"espion officiel", et de "mouchard officiel", qui ne cite Michel-Charles que sous le nom de Cleenewerck parce qu'il lui reproche de vouloir, par ce nom, "se froter à la prétendue noblesse de la région".

La défense du narrateur traduit une profonde aversion du centralisme français qui vise à supprimer une conscience ethnique existante. "Ce sont nos systèmes qui détruisent les ethnies", déclarera Marguerite Yourcenar dans *Les yeux ouverts* (p. 273).

Explicitement, le narrateur prend le parti de son grand-père, et à travers lui, (nous avons vu que chez Yourcenar l'individu représente plutôt un type humain, un groupe ou une idéologie<sup>24</sup>, pour le groupe social flamand. Cet engagement se fait implicitement par une accumulation de figures de style, de qualificatifs désignant le rapporteur et de citations littérales qui sont assez éloquentes pour aller de soi.

L'attitude subjective envers le groupe social flamand est beaucoup moins visible dans un fragment, que je considère néanmoins comme un passage clé pour le sujet qui nous concerne. Il s'agit de la relation de la tournée d'inspection, entreprise par Michel-Charles accompagné par son fils Michel, le long de leurs fermes.

A plusieurs reprises, Marguerite Yourcenar signale la cordialité, voire la solidarité, qui caractérise les relations entre les "Heeren", les propriétaires, et les fermiers.

---

<sup>24</sup> Hillenaar, *op. cit.*, p. 10.

Elle n'est pas la seule à le faire. Déjà Coornaert, dans son livre fort savant sur la Flandre française<sup>25</sup>, avait souligné que "la féodalité n'était guère oppressive en Flandre française, elle l'était encore moins en Flandre maritime que dans les autres parties du nord de la France"<sup>26</sup>. Ce fait n'est pas étonnant si l'on considère que, le plus souvent, la noblesse de province était issue de fermiers qui lentement étendaient leurs terres, ce dont Marguerite Yourcenar fait mention d'ailleurs (*Archives du Nord*, p. 42).

Coornaert constate que les rapports de ces familles avec la population se caractérisent par un paternalisme "qui pouvait être généreux"<sup>27</sup>. On trouve la même attitude chez une contemporaine de Marguerite Yourcenar, Marie-Thérèse le Boucq de Ternas, dont la famille habitait un château à Nieppe, non loin du Mont Noir<sup>28</sup>. Les familles se connaissaient d'ailleurs et se voyaient régulièrement<sup>29</sup>.

Il serait intéressant de voir les analogies et les différences de conceptions chez ces deux dames socialement et parfois idéologiquement si apparentées. Ce n'est pas le but de cet article. Retenons uniquement que, si chez Le Boucq de Ternas, il subsiste un net sentiment des différences sociales, celui-ci est bel et bien absent dans l'idéologie de Marguerite Yourcenar. Dans *Les yeux ouverts* comme dans *Archives du Nord* elle ne cesse de proclamer son aversion contre l'inégalité sociale : "le sentiment de classe n'existe pas pour moi" (*Les yeux ouverts*, p. 19). "Le sentiment de classe ne m'habite pas le moins du monde" (*Ibid.*, p. 20) Ce serait en total désaccord avec l'idéologème de la nature, selon lequel toute particule dans l'univers, l'homme inclus, est d'une égale valeur.

A l'intérieur du groupe social flamand, l'idéal de l'égalité se traduit surtout par la solidarité. Seigneurs et paysans dans la Flandre de Marguerite Yourcenar se comprennent et s'aident mutuellement. Cette idée revient à plusieurs endroits dans le récit.

---

<sup>25</sup> Coornaert, E., *La Flandre française de langue flamande*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1970.

<sup>26</sup> Coornaert, *op. cit.*, p. 185.

<sup>27</sup> Coornaert, *op. cit.*, p. 197.

<sup>28</sup> Defoort, E., *Une Châtelaine flamande, Marie-Thérèse (sic!) le Boucq de Ternas, 1873-1961*, Dunkerque, Les Editions des Beffrois, Coll. "Documents", 1985.

<sup>29</sup> Defoort, *op. cit.*, p. 10.

Ainsi, déjà dans le survol panoramique de l'histoire de la région, les seigneurs comme les paysans sont les victimes des guerres incessantes qui ravagent le pays. Seigneurs et paysans restent impuissants devant les changements de régime et sont considérés par eux avec le même dédain (cf. *Archives du Nord*, p. 45). La révolution française, initialement accueillie avec enthousiasme, se heurte à une résistance accrue de la part des deux groupes. Et lorsque, après la révolution, les propriétaires enfuis en Belgique rentrent au pays, les paysans rendent "spontanément" et "sans prétendre à des bénéfices d'aucune sorte" (*Ibid.*, p. 94)<sup>30</sup> les biens achetés par eux. La première partie du livre se termine en insistant sur cette solidarité: "Dans ce coin de Flandre, où propriétaires et fermiers vivaient encore quasi côte à côte, (...), l'envie, la haine, la rancune ont eu souvent beau jeu, mais parfois l'affection et la fidélité aussi. Il semble que ces Cleenewerck, avec ou sans nom de rallonge à la Française, furent assez aimés" (*Ibid.*, p. 94-95).

Les rapports avec les fermiers sont traités une seconde fois, là où le narrateur évoque le raisonnement du père de Michel-Charles, Charles-Augustin, qui, plutôt que de marier son fils à une Dufresne, voit comme parti "la fille d'un de ces bons fermiers qui ont rendu les terres aux maîtres rentrés d'émigration, sans attendre un sou en retour de leur belle action" (*Ibid.*, p. 163). Il en fait plus grand cas que de ce "cultivateur passé tabellion" (*Ibid.*, p. 164) qui a trafiqué en biens noirs.

Dans le passage relatant la tournée d'inspection (*Ibid.*, p. 208-211) les prises de position ne se manifestent pas en premier lieu par des commentaires, mais par le grand nombre d'idéologèmes qui s'insèrent à l'intérieur de la fiction.

Père et fils sont ensemble, tel un maître avec son élève. Ils voyagent et sont loin de l'enclos bourgeois que représente le Mont Noir pour Michel-Charles.

Ce voyage est une sorte d'initiation où le père enseigne, à la grande joie de son fils, une quantité de choses sur les plantes et les animaux et sur les légendes des astres (*Ibid.*, p. 209).  
"Ce qu'il sait

---

<sup>30</sup> voir aussi : Coornaert, *op. cit.*, p. 200.

surtout, ce sont les légendes des astres, et il s'enfonce dans une belle histoire mythologique qui contente l'enfant".

Il est difficile de ne pas faire le rapprochement avec Marullinus, le grand-père d'Hadrien, cité par M. Boussuges<sup>31</sup>, "qui symbolise la sagesse d'un monde sacré"<sup>32</sup>. C'est lui qui initie Hadrien dans les mystères du ciel, initiation d'autant plus importante qu'elle aide à "introduire en soi un ordre parfait"<sup>33</sup> et à se structurer comme un homme indépendant.

Plutôt que des connaissances encyclopédiques, le père apprend à son fils une attitude devant la vie. Tous les deux vivent le temps mythique où ils se sentent partie intégrante du cosmos devant lequel ne siéent qu'humilité et respect : "Michel-Charles n'est pas chasseur, de sorte que ces créatures vivantes ne sont pas d'emblée pour l'enfant des objets de mise à mort" (*Archives du Nord*, p. 208).

Le maître n'apprend pas uniquement à son élève le respect de la nature, il lui enseigne en même temps le respect des hommes. Pas au Mont Noir, où il vit loin des soucis quotidiens (Yourcenar ne s'en rend compte que trop bien), mais dans une chaumière du Westhoek flamand où père et fils sont reçus selon un vieil usage<sup>34</sup>.

Ici, une fois de plus, la fiction est introduite à l'intérieur de la dénotation historique. La crédibilité des données historiques est en outre sous-tendue par des commentaires qui expriment le souci de l'auteur d'une reproduction exacte de la réalité. La population agricole est pauvre. Pour eux, la prospérité se mesure au nombre des chevaux. En même temps, elle prend la défense de son grand-père : celui-ci sent bien que "cette mise à profit de l'ouvrier agricole par le fermier, du fermier par le propriétaire (...) ne constitue pas précisément le paradis" (*Ibid.*, p. 210). Mais, ajoute le narrateur, le paradis n'est pas non plus la révolution industrielle, et si on est le seul à se montrer indulgent, on en abusera aussitôt. Et puis, il y a encore Noémi...

---

<sup>31</sup> Boussuges, M. , *Marguerite Yourcenar, Sagesse et Mystique*, Grenoble, 1987.

<sup>32</sup> Boussuges, *op. cit.*, p. 176.

<sup>33</sup> Boussuges, *op. cit.*, p. 28.

<sup>34</sup> Van Woerkum, C.C.M. , *La Flandre française dans Archives du Nord de Marguerite Yourcenar*, Tilburg, 1985, diffusé par Westhoek Editions, 9, rue d'Eecke, 59270 Godewaersvelde, Annexe II, p. III-IV ; pour écrire cet article, je me suis basé sur ma thèse.

Si, explicitement, l'idéologème de l'égalité est encore un but à atteindre, implicitement, à l'intérieur de la fiction, il prend bel et bien forme. Sur le plan de la narration il s'opère par la présence de deux focalisateurs internes, Michel-Charles d'une part, les paysans d'autre part. Les deux font preuve d'une attitude de respect envers l'autre. "Monsieur de C. est là Monsieur Cleenewerck, (...) parce qu'on s'est connu, de génération en génération, bien avant que la famille ait pris un nom de terre" (*Ibid.*, p. 211). Il se fait remarquer par sa politesse : "même en plein vent, il se découvre devant la fermière ; il flatte les bêtes et sait le nom des enfants. Mais surtout, il est des leurs : il parle flamand" (*Ibid.* p. 211).

Ensuite, c'est Michel-Charles qui focalise les paysans : il est "séduit comme toujours par les agréables visages" et il échange quelques mots avec une vachère. De nouveau la perspective change en direction d'un vieux fermier qui prend le petit Michel sur ses genoux et l'admire en murmurant : "Mynheer Michiel, vous serez riche".

A mon avis, ce fragment est d'une importance capitale parce que, à aucun endroit dans le texte, l'idéologème de l'égalité par rapport au groupe social flamand n'est à ce point manifeste. Le lecteur entre dans l'intimité d'une famille paysanne quelconque en Flandre française parce que c'est là que la solidarité entre paysans et seigneurs est la plus concrétisée. Ce n'est pas une accumulation de données historiques, mais un passage fictionnel, où le lecteur entre dans les pensées tant des fermiers que du grand-père de Marguerite Yourcenar, qui prépare le point d'orgue final. En octroyant aux deux groupes le privilège littéraire de la focalisation (le lecteur s'identifiera en principe avec le personnage dont la vision constitue le point de vue du récit<sup>35</sup>), l'auteur crée l'égalité au niveau textuel.

Un deuxième argument peut sous-tendre cette hypothèse. Tandis que, dans les fragments précédents, Marguerite Yourcenar opte pour un schéma dichotomique, on pourrait dire que cette approche, à part une allusion à Noémi, ne constitue pas ici le point de départ. A la dichotomie se substitue l'harmonie, la concordance de points de vue, signifiée par la double focalisation.

---

<sup>35</sup> Bal, M. , *De theorie van vertellen en verhalen, inleiding tot de narratologie*, Muiderberg, Coutinho, 1978.

L'instrument de ce respect mutuel est la langue, non pas la langue culturelle, mais la langue véhiculaire de la région : le flamand. Pour expliquer la solidarité, Marguerite Yourcenar ne réfère pas uniquement à l'axe vertical en avançant l'argument d'un contact existant de génération en génération. Elle y ajoute la raison linguistique, avatar de l'axe horizontal. Non seulement le flamand est la langue de l'enfance, il est en outre un ciment entre les diverses classes sociales. Il rapproche des gens censés avoir une position sociale différente. Dans cette ferme flamande se concrétise, le temps d'un instant, ce temps mythique où les gens se respectent sachant qu'ils sont tous pareils, et qu'ils vont vers les mêmes fins (cf. *Les yeux ouverts*, p. 21).

Marguerite Yourcenar fait appel à l'art, ici sous forme d'une gravure du XVIIIe siècle, non pas pour dresser un écran entre l'auteur et le récit, mais pour placer la scène dans un contexte plus large, voire mythique. Le geste avec lequel le vieux fermier prend le petit sur ses genoux est une action atemporelle par laquelle la vieille génération transmet ses forces à la nouvelle. Que le vieil homme soit un simple paysan et que le petit Michel appartienne à la noblesse est pour Marguerite Yourcenar sans aucune importance. Ci-dessus, j'ai fait un rapprochement entre Marullinus et Michel-Charles. M. Boussuges parle dans son livre du don divinatoire du grand-père d'Hadrien. Marullinus "annonce ainsi à son petit-fils un destin exceptionnel"<sup>36</sup>. Dans le passage qui nous concerne on voit que, tandis que la fonction initiatique de Marullinus incombe à Michel-Charles, le don divinatoire est octroyé au vieux paysan. A mon avis, M. Boussuges n'a pas tort en établissant un parallèle (sic!) entre la prédiction du grand-père d'Hadrien et Michel qui, comme lui, prévoit une vocation littéraire chez sa fille.

Dans *Archives du Nord*, les paroles du vieux Flamand préludent à la troisième partie, consacrée à la vie riche en événements de Michel. Cette partie s'intitule Ananké, ce qui signifie fatalité. Marguerite Yourcenar ne laisse rien au hasard.

---

<sup>36</sup> Boussuges, *op. cit.*, p. 176.

## **Les indices d'une subjectivité explicite et implicite**

Nous avons vu jusqu'ici comment l'auteur insère la fiction dans la relation objective. Dans le fragment concernant les De Gheus, la fiction est quasiment absente. Leurs noms servent uniquement de tremplin pour s'étendre sur le Jansénisme. La subjectivité se manifeste par des réflexions philosophiques, allant du particulier au général.

La part de fiction est déjà plus grande dans les récits concernant Thomas Looten et le rapporteur. Ici, l'attitude subjective se montre surtout par l'ironie et les commentaires explicites dont les scènes sont truffées.

Les passages concernant Gabrielle, Martin Cleenewerck, Françoise Leroux et Michel-Charles de Crayencour contiennent encore un nombre plus grand d'éléments fictionnels, bien que difficilement discernables, tellement ils sont insérés dans une dénotation solidement vérifiée.

Ici, on retrouve les indices traditionnels tels que le ralentissement du temps, l'emploi plus fréquent de figures de style comme l'antithèse, la comparaison, la périphrase, sans oublier la figure éminemment yourcenarienne qu'est la litote, traduisant la prudence voire le doute.

L'attitude subjective s'extériorise le plus par le biais de la focalisation interne. En donnant un regard, une voix et des pensées à certains personnages, Marguerite Yourcenar conduit le lecteur à épouser leur point de vue et il deviendra ainsi le complice de leurs attitudes morales, et par elles de l'idéologie de l'auteur. Plus que les prises de positions explicites, ces passages à dominance fictionnelle deviendront ainsi les véhicules de la pensée de l'auteur.

Si gradation dans l'attitude subjective il y a, celle-ci ne se traduira pas premièrement, au niveau de la narration, par une prise de position plus ou moins virulente par rapport aux événements racontés, mais par un mouvement de l'explicite vers l'implicite et par un effacement temporel du narrateur extra-diégétique en faveur d'une focalisation interne. Comme on l'a constaté, cette intériorisation se fait uniquement au moment où l'auteur établit une symbiose avec ses personnages, donc quand il y a similitude de pensée, ou du moins

sympathie pour les personnages en question. A mon avis, ce sont surtout ces passages-là, qui entraînent le lecteur dans la Flandre mythique de Marguerite Yourcenar.

### **Vers une mythologie de la Flandre Yourcenarienne**

La description de la nature et du groupe social flamand est loin d'être réaliste et objective, comme nous le suggère le titre du livre. Au contraire, elle est, jusque dans les détails, subordonnée à ce que Marguerite Yourcenar considère comme une valeur des plus personnelles : sa vision du monde.

A l'intérieur de ce système de pensée, la Flandre française est en première instance un microcosme, où certains gestes et pensées dépassent le cadre individuel et prennent une signification de portée universelle. Ainsi la Flandre de Marguerite Yourcenar devient un miroir du monde, "qui nous a montré ce que nous aurions vu n'importe où" (*Archives du Nord*, p. 368) et qui aide le lecteur à déterminer sa place dans l'univers et à garder les yeux "grands ouverts" (*Ibid.*, p. 269).

Mais le poids idéologique du texte dépasse les intentions explicites de l'auteur. Il se traduit dans une re-création de l'historicité d'où l'on pourrait dégager trois idées forces qui prennent valeur de mythe. Ainsi naît toute une mythologie yourcenarienne.

Un premier mythe se forme à partir des évocations de la nature qui ont lieu au moment où celle-ci est menacée ou incomprise par l'homme. C'est le mythe de la nature bafouée. Un deuxième mythe est constitué par la présentation d'un hérétique et d'un sorcier qui sont suivis de près à l'instant où ils vont être exécutés. Ce même mythe revient à la surface au moment où Michel-Charles, dont la physionomie ne trouve pas grâce aux yeux d'un fonctionnaire parisien, est ardemment défendu par le narrateur. C'est le mythe des révoltés flamands, qui rejoint celui de Tyl Uilenspiegel ou Nicolas Zannekin, cité d'ailleurs dans le livre (*Ibid.*, p. 50). Enfin le troisième mythe, qu'on pourrait appeler le mythe de la solidarité flamande, est représenté par des paysans dont la simplicité suscite plutôt le mépris

que l'admiration et qui trouvent, dans le récit, la place qui leur revient.

Ainsi, toute la Flandre, tant l'espace naturel que les habitants, prend une valeur mythique. Elle revêt, aux yeux de Marguerite Yourcenar, le symbole "du partisan, du Gueux et du banni éternels" (*Ibid.*, p. 28).

Dans cette position opprimée, ce "lopin de terre", ce "coin perdu" (*Ibid.*, p. 31) peut compter sur l'appui du talent d'écrivain de Marguerite Yourcenar qui fait, de la terre natale de sa famille paternelle, non seulement un miroir de l'histoire des hommes, mais également une région, dont la spécificité mérite d'être défendue.

La révolte des plus faibles à l'intérieur du récit d'une part, et la défense de la Flandre française par l'auteur d'autre part, semblent issues de la même veine. Celle-ci serait-elle l'interprétation finale et personnelle de cette "lente fougue flamande", dont Marguerite Yourcenar n'a cessé de parler ?<sup>37</sup>

---

<sup>37</sup> Cf. *Archives du Nord*, p. 168, *Les yeux ouverts*, p. 273, émission, "Les Invités du Lundi", France Culture, 21-11-1977.